

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Permettez-moi, chères lectrices, d'entrer aujourd'hui en matière par la description d'une charmante toilette de mariée, que je viens de voir dans la maison *Lhopiteau*, et qui a été créée par mademoiselle *Pauline Conter*, dont nous avons cent fois constaté le goût parfait.

C'était une robe de moire antique blanche à double jupe et garnie de cygne.

Le corsage était montant sans basques. Devant, sur la poitrine, il y avait plusieurs petites bandes de cygne en manière de brandebourgs.

Les manches se composaient d'un double volant garni comme le reste.

Cette robe était à la fois pleine d'élégance et de simplicité.

J'ai signalé déjà les jolies confections nouvelles de la maison *Lhopiteau*, je n'en recommencerai donc point le détail. Je dirai seulement que beaucoup de dames adoptent son dernier modèle de burnous de velours, sans aucune espèce de garniture; cela est excessivement distingué.

En fait d'objets de lingerie, j'ai remarqué, chez M. *Lhopiteau*, une foule de fichus ravissants. Les uns en mousseline avec broderie, entre-deux et dentelle, pour mettre sur les robes décolletées du soir, au théâtre, au concert, ou dans les réunions intimes.

D'autres sont en tulle, enjolivés de blonde et de ruches mignonnes en ruban étroit de couleur claire.

Il y a parmi tout cela un modèle particulier d'une gentillesse exquise nommé *berthe à pans*.

Ce modèle figure des espèces de bretelles arrondies et descendant sur les épaules. Derrière et devant, il y a un petit plastron en cœur.

Les pans sont la continuation des bretelles, et ils se croisent au bas de la taille.

La garniture se compose de ruches en tulle et en ruban rose n° 4.

Un autre modèle, formant la pèlerine ronde, est entièrement bouillonné en long. De placé en placé, il y a des ruches de ruban rose et du petit velours noir en bandes.

Ce genre est original.

Les sous-manches sont plus volumineuses que jamais, et, comme les manches fermées, ne seront adoptées que pour négligé.

La maison *Lhopiteau* fait de fort jolies sous-manches à gros bouffants, enrichies de dentelle pour mettre en grande toilette, puis des modèles simples à revers, spécialement consacrés aux mises simples.

Les chapeaux d'hiver sont charmants. Pour ornement, on y met beaucoup de fleurs en velours. J'ai vu, dans ce genre, des choses admirables chez une de nos premières fleuristes, madame *Camille Duchateau*. Je citerai d'abord des fleurs des champs, coquelicots et marguerites, puis des tulipes aussi artistement nuancées que par la main du bon Dieu; des coucous, jolies petites fleurs jaunes, qui produisent un effet délicieux sur le velours noir, enfin des fleurs de *cateleya*, belle plante des Indes à longues feuilles, qui est aussi distinguée qu'une plume, pour orner un chapeau.

Madame *Camille Duchateau* a un grand assortiment de fleurs de tous les genres, et prépare maintenant ses nouveautés en coiffures de bal.

Je vous recommande particulièrement sa maison, et je vous tiendrai au courant de tout ce qu'elle nous offrira pour la saison d'hiver.

Les fleurs et les chapeaux se touchent de trop près pour que je ne parle point ici des modes séduisantes et coquettes de madame *Bayol*. En allant à la recherche des nouveautés, car c'est ma mission constante dans Paris, je suis entrée chez madame *Bayol*, où j'ai vu des chapeaux d'une élégance remarquable. Le bon goût, la grâce, la distinction, tout est réuni dans ses modèles qu'on ne peut se lasser d'admirer. Je n'avais pas l'avantage de connaître la maison de madame *Bayol*, et à présent que j'y ai fait une longue station, je me promets bien de renouveler ce plaisir. Vous y gagnerez, mes chères lectrices, car cela apportera une variété de plus dans les renseignements que je vous donne sur les galantes fantaisies de la mode.

Voici quelques modèles que je vous recommande, dans le cas où il vous plairait de faire chez madame *Bayol* l'achat d'un joli chapeau d'hiver. Forcée de me limiter, au milieu de tant de choses gracieuses et élégantes, je prends au hasard.

Premier modèle :

Chapeau *sauvage*, pour grande toilette, en tulle blanc bouillonné auquel se mêle artistement un vrai gazon de plumes blanches, qui couvrent entièrement le fond, comme le ferait une petite couche de neige.

Ce chapeau n'a de sauvage que le nom, et toutes nos grandes dames se le disputent déjà.

Second modèle :

Chapeau de velours groseille, sans autre ornement qu'une belle résille blanche en marabouts, qui se déroule élégamment au bord de la passe.

Dans l'intérieur, il y a un arrangement en velours avec bandeau d'un genre tout particulier qui sied à ravir. Les brides sont en ruban fort large blanc et groseille.

Ce chapeau est d'une simplicité ravissante et des plus distinguées.

On emploie souvent aussi des résilles-marabouts écossaises.

Troisième modèle :

Chapeau de velours plein gris feutre, coupé de velours rose de Chine.

Ce mélange est d'un effet charmant.

Quatrième modèle :

Chapeau *écharpe* en velours noir, orné d'un ruban écossais figurant écharpe à longs pans sur le côté. Forme jeune, coquette, comme celles des chapeaux de madame *Bayol*.

Cinquième modèle :

Chapeau en velours épinglé gris feutre, le fond est couvert d'une résille en jais noir. Dans l'intérieur, arrangement de velours noir.

Je dois bien aussi parler un peu des coiffures de soirée, madame *Bayol* en a de délicieuses.

Citons :

Un petit chaperon dont le fond est en velours épinglé rose bouillonné, et le reste en tulle blanc chiffonné avec une grâce exquise.

Un autre en tulle et velours ponceau. Le tulle s'étale derrière sur les cheveux en éventail et est traversé, de place en place, par des bandes de velours. Devant se trouve un bandeau plat en velours. De chaque côté, ce sont de grosses touffes bouillonnées et mélangées de fleurs en velours ponceau retombant en grappes.

Cette coiffure est pleine d'élégance.

A part cela, j'ai vu de très mignardes fantaisies pour toilette de réception d'intérieur.

Quelques personnes ayant choisi des chapeaux devant moi, dans le magasin de madame Bayol, j'ai remarqué qu'elle avait le tact parfait de ne donner à chaque physionomie que ce qui lui convenait. Il n'en est pas ainsi chez toutes les marchandes de modes, où l'on ne s'inquiète souvent que de vous faire acheter et nullement de vous coiffer d'une manière avantageuse. Un chapeau peut vieillir et enlaidir, cela est certain, donc, pour éviter ce malheur, car c'en est un réel, il faut toujours s'adresser dans les premières maisons où le tact et le goût égalent la loyauté.

Voilà pourquoi je vous recommande si vivement celle de madame Bayol.

On parle beaucoup, dans le monde élégant, des magnifiques dentelles que la maison *Violard* vient de fournir pour un grand mariage.

La robe avait trois volants. Ce qui devait servir de voile était un châle d'une splendeur inouïe, à pointes arrondies, qui couvrait la taille derrière comme un manteau royal.

Dans la corbeille, il y avait en outre un châle à volants noir de Chantilly; des voilettes et plusieurs pièces de dentelle blanche pour ornement d'objets de lingerie. Tous ceux qui ont pu voir ces magnificences, s'extasiaient sur la beauté des dentelles de la maison *Violard*, l'indescriptible richesse de leurs dessins, et sanctionnaient de nouveau par leur juste admiration, tout ce que l'on a dit cent fois sur le génie de fabrication hors ligne de M. *Violard*.

Je dois citer encore de fort jolis cols, deux fichus à pans et des barbes pour coiffure.

La même corbeille renfermait des mouchoirs de poche du magasin de la *Sublime-Porte*.

On connaît aussi tout l'art de M. *Chapron*, en ce qui concerne ce genre d'articles, dont il a fait sa spécialité. Il y a un nombre d'années que sa maison est en renom pour les mouchoirs.

On y trouve toutes les fantaisies imaginables, depuis le mouchoir de négligé du matin jusqu'à celui qui accompagne les plus grandes toilettes.

M. *Chapron* est en outre passé maître dans l'exécution des armoiries, et fait en cela des chefs-d'œuvre que nul autre n'imité. Il fournit toutes les cours de l'Europe, et l'on va admirer ses mouchoirs comme on ferait de véritables objets d'art.

Les jolis modèles d'hiver, pour les toilettes d'enfants, ont fait leur apparition au magasin *Saint-Augustin*, et je vous engage à les voir. Nous vous avons donné la fois dernière une planche charmante, qui en contenait plusieurs en robes et confections, cela me dispense d'entreprendre un nouveau détail. Mais comme pour le jour de l'an il se fait beaucoup de cadeaux en vêtements d'enfants dans toutes les familles, j'insiste fortement à recommander les habillements, coiffures et objets de lingerie que renferme le magasin *Saint-Augustin*.

Je viens de voir le bulletin de modes que la maison *Lassalle et comp.* se charge d'expédier. Voici un aperçu général de ce qui se fait, cela pourra aider dans le choix des objets que l'on voudrait recevoir.

Outre le burnous en drap, étoffe de laine ou velours, qui est le vêtement dominant de la saison, on voit des châles en drap à grand volant pareil, ornés de galon ou en velours, avec jais, ruches de satin et guipure, ainsi que des mantilles espagnoles et mantelets à capuchon. Mais ce qui l'emporte, nous le répétons, c'est le manteau plat, long, ample, à capuchon ou à petite pèlerine avec manches.

Pour les femmes d'un certain âge, on recommence à faire des pelisses en satin uni et en gros de Crimée.

La casaque longue en drap, velours, ou étoffe de fantaisie n'est point abandonnée. Rien n'est plus commode pour toilette d'intérieur, car à la ville, elle n'exclut point les autres vêtements en vogue.

On fait encore des robes à volants, mais les *quilles*, les doubles jupes et les garnitures en tablier l'emporteront.

On met beaucoup d'ornements sur les corsages, surtout des berthes d'effilés, ou composées d'une résille en chenille, avec perles de jais ou d'acier.

Ces berthes sont charmantes.

On fait aussi des *montants* en velours découpé, prêts à poser sur les jupes.

Les manches fermées, plissées ou froncées du haut et du bas, avec large poignet, ne se font qu'aux robes négligées.

Parmi les robes riches, nous recommandons celles en taffetas et en moire antique à double jupe, avec *quilles* pompadour à la première jupe, c'est-à-dire à celle de dessus.

Ces robes n'existent qu'en nuances claires et ne peuvent par conséquent convenir que pour toilette du soir.

On a repris pour robes le satin uni en couleur et en noir.

Il y a un grand nombre d'étoffes de fantaisie à rayures transversales et à dessins divers; les unes en soie, d'autres en laine, ou laine et soie.

On voit beaucoup de velours épinglés en laine. C'est nécessairement une étoffe à petites côtes.

Dans une de nos premières revues de la saison, nous avons donné de longs détails sur les étoffes, on peut les revoir.

La moire antique unie n'est plus aujourd'hui recherchée pour très grande toilette.

La maison *Lassalle* possède une collection complète d'échantillons de toutes les étoffes qui se portent de préférence, et elle en expédie pour choisir aux personnes qui le lui demandent, ainsi que des étoffes en pièce.

Il faut indiquer d'abord les couleurs que l'on préfère et les prix que l'on veut mettre aux objets.

Elle envoie aussi des fourrures, cachemires, dentelles, bijoux, etc., ainsi que nous l'avons déjà annoncé plusieurs fois. Du reste, quand on parle d'une maison de commission, cela comprend tout.

Je rappelle à votre souvenir les jolis corsets de la maison *Hippolyte*, dont la renommée n'est pas nouvelle. Ces corsets habillent dans la perfection et donnent à la taille une grâce extrême; ils élargissent la poitrine sans la comprimer. Enfin, la vogue dont ils jouissent depuis si longtemps, suffit, ce me semble, pour convaincre de leur perfection.

Nous signalerons maintenant à toutes les personnes qui tiennent au confortable et à l'élégance de leurs appartements, une des plus importantes maisons de Paris où l'on trouve ce qui se fait de plus beau en étoffes pour meubles et tentures. Cette maison est celle de MM. *Desvignes, Rives* et compagnie. J'y ai vu un grand choix de lampas brochés pour meubles de fantaisie, boudoirs et tentures, qui m'ont paru admirables de bon goût et d'effet. Les uns sont à rayures noires et jaune d'or, mélangées de petits bouquets pompadour; d'autres ont des bouquets semés. Toutes les plus belles fleurs écloses dans nos parterres et que l'hiver, hélas! va moissonner, semblent avoir cherché un refuge au sein de ces brillants tissus. Il y en a en couleurs très claires; cela est frais et coquet au delà de tout ce qu'on pourrait dire. J'ai remarqué surtout une étoffe sur laquelle s'étale un gros bouquet de lilas, qui est vraiment le sublime de l'art dans son exécution, comme dessin et délicatesse de nuances. Si j'étais grande dame, c'est-à-dire bien riche, je voudrais un boudoir tendu ainsi, avec meuble assorti. Ce serait frais, coquet, élégant, divin! On y rêverait du paradis et l'on n'en voudrait plus sortir.

Je citerai encore des reps brochés à médaillons tout soie pour meubles d'une magnificence extrême. Puis de riches tapis de table, genre Aubusson, qui certes l'emportent en beauté sur tout ce qui s'est fait de semblable jusqu'à ce jour.

En étoffes plus modestes, il y a des reps brochés laine et soie; puis des matelassés soie et coton d'une grande soli-

dité et très éclatants de couleur. Viennent ensuite, mais toujours en qualité supérieure, tous les tissus qui se fabriquent en laine seule, ou avec mélange de soie.

En fait de stores en mousseline blanche brodée, la maison *Desvignes, Rives* et comp. possède aussi ce que l'on peut désirer de plus splendide. Je citerai seulement deux modèles : l'un est à bordure de fleurs avec semé de petits pois, on dirait une dentelle; l'autre représente une belle corbeille de fleurs, encadrée dans des bouquets semés. Le travail de ces stores est une merveille, et savez-vous qui fait cela? Ce sont de simples bergères, non pas telles que Watteau nous les représente, car elles n'ont pas les mains blanches et le tissu, quand il en sort, est, dit-on, d'une couleur des plus indécises, mais on le blanchit facilement et il paraît bientôt dans tout son éclat.

On s'occupe beaucoup des machines à coudre américaines, parmi lesquelles le système *Singer*, de New-York, exploité aujourd'hui par M. *Callobaut*, propriétaire constructeur, l'emporte sur tous les autres. Les machines à coudre de cette maison se divisent en « système à un seul fil » et « système à deux fils (navette) », ce qui les rend applicables à toute espèce d'ouvrage à coudre, quels que soient la forme, le tissu, la matière.

Qu'on ne s'imagine pas que cette invention n'a pour elle que la rapidité (rapidité surprenante, d'ailleurs, puisqu'on peut obtenir mille points à la minute); elle a encore une solidité à toute épreuve, une précision presque artistique.

Ainsi, le système à un fil donne un travail véritablement admirable, pour ce qu'on peut appeler la lingerie fine et les travaux ordinaires; le système à deux fils pour les travaux forts.

Avec la machine à coudre de M. *Callobaut*, on peut donc exécuter les vêtements d'hommes et de femmes, mais encore les travaux qui semblent exiger soit une force exceptionnelle, comme la cordonnerie et la sellerie, soit une délicatesse particulière en même temps qu'une méticuleuse précision, comme les corsets, les bottines, etc.

Les coutures droites ou courbes se font avec une merveilleuse aisance et leur solidité est telle que l'on peut tirer soit en long, soit en travers, au point même de déchirer l'étoffe sans rompre le fil.

En présence de tous ces avantages, on comprend qu'à l'Exposition universelle les machines *Singer* aient obtenu la médaille de première classe, la plus haute récompense accordée à cette industrie.

Ces machines à coudre sont appelées à un grand succès, non-seulement à cause de leur incontestable supériorité, de leur perfection réelle, mais aussi par la modération des prix.

Les machines que nous avons vues dans les ateliers de M. *Callobaut* varient de prix, et la plus chère ne dépasse pas 800 francs. Le mécanisme est tellement simple et rationnel qu'une lecture attentive de l'instruction, qui accompagne chaque machine, peut mettre la première personne venue à même de s'en servir avec succès.

Madame Juliette LORMEAU.

GRAVURE DE MODES N° 510.

TOILETTE DE VISITE. — Chapeau en velours orné de crevés en taffetas, de plumes, de dentelle noire et d'une fleur en velours, dite tulipe-aigrette.

La passe est tendue, formant la pointe très prononcée, devant à la Marie-Stuart; elle est garnie d'une dentelle noire coupée au bord. De chaque côté, la passe en velours est coupée par un crevé en taffetas. Le bavolet, en velours, est coupé de distance en distance par un crevé de taffetas. Une dentelle borde le bavolet. Le fond de la calotte est remplacé par un bouffant de taffetas et accompagné de deux plumes frisées qui s'enroulent ensemble, et d'une belle plume noire frisée qui garnit le bavolet.

Sous la passe est une ruche en blonde blanche, et de côté retombe une longue tige à laquelle est suspendue une tulipe en velours, de laquelle part une espèce de frange à petits grains. Le feuillage est en velours; les brides en taffetas n° 22.

Manteau en velours orné de guipures, d'effilés de cordonnet et de boutons en velours.

Ce vêtement se fait avec du velours de 70 centimètres. Il ouvre droit devant sous une bande en velours (dont les bords forment des dents creusées), qui figure comme un long plastron boutonné de chaque côté, avec six boutons dans la longueur. Chaque côté de ce plastron est bordé d'une petite engrelure en guipure.

Sur le milieu de cette bande est cousu à plat un large entre-deux en guipure.

Le même entre-deux est posé à plat au bas du manteau, qui est terminé par un effilé-cordonnet de 10 centimètres.

La manche du manteau est taillée assez large à l'entournure pour laisser passer le bras habillé, et elle est très large du bas. Voici ses dimensions : 30 centimètres de longueur devant, 75 de longueur derrière, et 1 mètre 50 centimètres de tour au bas. Le bord de la manche est évidé à dents comme le plastron; l'entre-deux est posé à plat dessus à 6 centimètres du bord.

Un ornement partant de chaque côté devant monte sur l'épaule et forme berthe derrière. Cet ornement est composé d'une petite crête ou engrelure en guipure, sous laquelle est cousu un biais en velours formant le châle, et cousu d'un côté seulement au vêtement. Sur ce revers retombe une dentelle-guipure; de dessous ce revers sort une guipure et un effilé. Ces ornements se réunissent en pointes arrondies à chaque extrémité, et de chaque côté et derrière ils s'arrondissent en berthe assez large.

Ce manteau a 90 centimètres de longueur devant et 1 mètre 5 centimètres derrière. Il a 4 largeurs de tour au bas.

Robe en taffetas avec garniture de ruban écossais au bas de chaque volant.

TOILETTE DE DINER OU DE SPECTACLE. — Coiffure garnie d'un cache-peigne en velours.

Robe en soie à rayures en travers en velouté, couleur sur couleur, ornée de velours et d'effilés en cordonnet.

Le corsage est à pointe devant, décolleté, garni d'une berthe en soie pareille à la robe, sur laquelle est cousu à plat, en haut, un velours garni d'un effilé, et au bas d'un velours, cousu en haut seulement, libre du bas, et qui laisse un bord de la berthe à découvert. Cette berthe est ouverte devant, en V, et ornée d'un chou en ruban de velours.

La manche se compose d'un bouillon en l'étoffe de la robe, serré dans une bande de velours garnie d'un effilé qui retombe sur une cloche en velours, qui, elle-même, recouvre une cloche en étoffe de soie.

La jupe est couverte de 3 volants, dont la garniture est, en grand, pareille à la berthe.

Sous-manches en dentelle.

COSTUME DE PETITE FILLE DE 8 A 10 ANS. — Chapeau Louis XIII en velours avec une plume, brides en soie avec un gros chou.

Manteau-burnous en laine algérienne.

Capuchon à trois pointes ornées d'un gland assorti.

Robe en velours uni.

Grandes guêtres en velours.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 1. Bonnet habillé garni devant d'une haute dentelle noire. Il y a d'un côté une touffe de petites pivoines presque simples, et de l'autre une agrafe de ruban terminée par deux bouts flottants d'inégale longueur; derrière, barbe en blonde blanche avec agrafe de ruban.

N° 2. Bonnet *jolie femme* en mousseline semée de pois brodés au plumetis; le tour du bonnet, ainsi que les brides, sont garnis d'une valenciennes. Sur chaque côté il y a une touffe de rubans. Nœud derrière.

N° 3. Coiffure pour soirée, en point d'Angleterre : de chaque côté touffe de fleurs; sur le sommet de la tête ruche en blonde; derrière, agrafe de ruban terminée par un long bout et entourée d'une barbe en point d'Angleterre.

N° 4. Bonnet de diner, en blonde blanche et noire, orné de velours; sur le devant touffes de fleurs en velours, fond de blonde formant limaçon, haut bavolet.

N° 5. Bonnet du matin avec entre-deux brodés et entre-deux de valenciennes. Sur la passe petite fanchon garnie de deux volants terminés par de la dentelle.

N° 6. Bonnet du matin avec bouillonné de mousseline et entre-deux de valenciennes, garniture de mousseline festonnée.

N° 7. Fichu en valenciennes-filets et carrés de mousseline brodée; ce fichu très habillé est terminé par un entre-deux brodé et garnis d'une haute valenciennne; la garniture qui accompagne le haut du fichu doit être assortie à celle du tour, mais beaucoup moins haute.

N° 8. Manche bouffante en mousseline avec entre-deux brodés et petits plis, dans lesquels sont passés des rubans, de l'extérieur de la manche.

N° 9. Manche-ballon en mousseline avec entre-deux de valenciennes à jours dans lesquels sont passés de petits velours de couleur.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

CÔTÉ N° 1.

MANTEAU D'ALBRET, en drap, avec envers en ourson. La manche carrée est garnie, pour faire suite au dos, avec plusieurs rangs de petits effilés superposés. Des bandes en velours à bord cannelé tombent en long tout autour du manteau et se terminent avec des glands en soie et jais.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Partie à placer entre les n° 1 et 2, pour former l'épaule et la manche, en observant de rapprocher très exactement les lettres correspondantes.

CÔTÉ N° 2.

N° 1. Patron de chapeau de chez *Alexandrine* (passe).

N° 2. Autre patron de chapeau de chez *Alexandrine*.

Les bords de ce dernier sont un peu relevés sur chaque côté. Ce retroussis est indiqué sur le patron par une ligne de points.

N° 3. Bavole (première forme).

N° 4. Autre bavole.

N° 5. Fichu *Porcheron*.

Ce fichu très habillé s'exécute en dentelle blanche ou même en dentelle noire. Il forme sur chaque côté plusieurs plis creux terminés par un rang de dentelle qui retombe sur l'épaule et donne ainsi deux rangs de garniture sur chaque côté. Ce fichu peut être exécuté aussi avec des entre-deux de mousseline brodée et des entre-deux de valenciennes. On pose un nœud de ruban sur le devant et un autre derrière.

N° 6, 7 et 8. Volants gradués à exécuter en feston.

N° 9. Col à exécuter au point de poste et à la minute.

N° 10. Manchette assortie au col qui précède.

N° 11. Entre-deux en feston.

N° 12. Petite garniture anglaise et plumetis.

N° 13. Riche garniture anglaise et plumetis, pour habillements d'enfant.

N° 14. Col amazone pour jeune fille, à exécuter en feston.

N° 15. A D entrelacés.

N° 16. S. G. à broder au plumetis.

N° 17. O. H. à broder au plumetis.

N° 18 et 19. Lettres gothiques plumetis.

N° 20. Lettres anglaises au plumetis fleuri.

LA FILLE DU COLON.

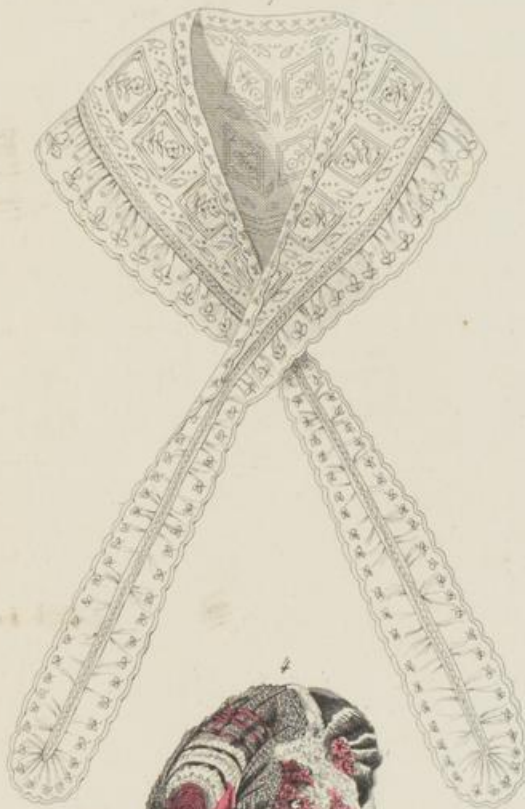
CHAPITRE PREMIER.

LA MAISON DU PLANTEUR.

La vaste étendue de territoire qui se déploie entre l'Amazone, le Rio-Negro, le Cassiquiare, l'Orénoque et l'Atlantique, est comprise, par les géographes, sous le nom général de Guyane. Découverte en 1498 par Christophe Colomb, elle est aujourd'hui divisée en quatre parties, dont la plus grande, celle qui s'étend entre l'embouchure de l'Amazone et la république de l'Équateur, appartient au Brésil. La vaste lisière, qui est bornée au nord et à l'est par l'Atlantique, à

l'ouest par le Venezuela, et au sud par la rivière d'Essequibo et par la chaîne Tumucumaque, forme trois colonies appartenant à la France, à l'Angleterre et à la Hollande. La partie française, qui est la plus orientale, a pour limites la chaîne de montagnes dont on vient d'entendre le nom assez baroque, la rivière de Maroni et l'Atlantique. La plus occidentale est la Guyane anglaise, bornée à l'ouest par la république de Venezuela, et à l'est par la rivière de Corantine. Entre ce dernier cours d'eau et le Maroni, s'intercale la partie qui appartient à la Hollande et où se passa l'histoire que nous allons raconter.

C'est dans cette contrée que les navigateurs du XVI^e siècle placèrent cette province imaginaire qu'ils appelaient Eldorado, ou pays d'or, parce qu'ils comptaient y trouver une quantité fabuleuse de métaux précieux. Ils croyaient que, sur un territoire où la nature a répandu avec une largesse et une profusion incroyables toutes les splendeurs du règne végétal, elle ne pouvait avoir manqué de se montrer également prodigue en enrichissant le sol d'une abondance d'or et d'argent. Cependant ils se trompaient. Car c'est seulement dans les flancs des montagnes qu'elle élève les richesses du règne minéral, et toute la contrée ne présente, jusque fort loin de la côte, qu'une vaste plaine, dont la luxuriante végétation surpasse même celle par laquelle se distingue le Brésil. Là s'étendent d'immenses et épaisses forêts dont les arbres majestueux s'élèvent dans toute leur beauté primitive. Dans ces profondes solitudes, dont l'œil humain n'a qu'à peine entrevu le mystère, se multiplient une infinité de végétaux que l'on chercherait en vain dans le reste de l'Amérique. Sur les bords du Surinam, de l'Oyapoc et du Sinimari, pullule ce bois particulier qu'on appelle bois à lettres parce que les veines qu'on y remarque, lorsqu'il est poli, affectent toute sorte de caractères graphiques; là croissent la jacarande aux fleurs violettes, le gigantesque pananoco, le grand lécythis aux grappes purpurines, et l'atlante dont la couleur rouge veinée de jaune est de l'effet le plus étrange. Le bois de campêche, le sassafras et le gaïac y foisonnent. Le copaïer y étale ses branches toutes gonflées de résine balsamique, et le tamarinier, ses gousses rafraîchissantes. Mais c'est surtout par la variété infinie de leurs palmiers que ces forêts se distinguent. Vous y trouvez le pinau et le sampa, dont on creuse les stipes gigantesques pour les transformer en pirogues faites d'une seule pièce, l'aouara qui fournit une huile précieuse, l'arounier tout hérissé de fleurs paniculées, et le latanier dont les bouquets sont tantôt d'un jaune d'or, tantôt d'un rouge écarlate. Le nombre des arbres fruitiers que l'on y rencontre est plus considérable encore. On y voit croître pêle-mêle les orangers des espèces les plus diverses, le mangui qui donne une sorte de gourde délicate à manger, le sapotillier dont les fruits globuleux et charnus sont d'une saveur si exquise, le goyavier et l'avocatier qui produisent des poires d'un goût si fin et si parfumé, le cocotier dont les drupes contiennent un lait si agréable, les pekées dont les uns fournissent des amandes si douces et les autres un beurre si gras, le genipaïer dont les baies savoureuses font les délices des Indiens, et le corissalier dont une espèce donne la pomme canelle, et une autre un suc qui a tout le fumet du vin le plus généreux.



L'éditeur, M. de Roubaix, et Paris.

II. 57

LE MONITEUR DE LA MÔDE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Bonnets et Lingerie de la Maison Colas Rue Vivienne, 17.

Novembre 1857

Autant il y a de variété dans les individualités végétales dont ces forêts sont peuplées, autant il y en a dans les familles du règne animal qui les habitent. Sur les énormes lianes qui se balancent, comme des guirlandes de fleurs et de verdure, aux branches de ces arbres dont quelques-uns remontent peut-être aux premiers jours de la création, on voit se bercer les espèces les plus étranges de singes, des toucans au bec énorme, et des perroquets dont le plumage présente toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ici perchent sur les rameaux l'ara bleu et rouge, et le tangara qui semble une grande fleur vivante. Là se glissent dans les feuillages des volées de colibris qui étincellent aux rayons du soleil comme des topazes, des améthystes ou des émeraudes animées. Plus loin, le dindon sauvage glougloute à côté du hocco dont la voix vibre comme le son lointain d'une trompette. Dans les profondeurs des solitudes on voit errer les armadilles cuirassées, le paresseux grimper lentement d'une branche à l'autre, le myrmécophage faire la chasse au peuple laborieux des fourmis, et le tapir monstrueux se faire jour à travers les fourrés au bord des eaux où il se complait à camper. Comme la Guyane n'est qu'une vaste plaine baignée par une infinité de rivières et de ruisseaux, les amphibiens et les reptiles qui aiment les lieux humides, s'y trouvent en plus grande abondance que dans aucune autre partie du continent américain. Dans les savanes marécageuses et dans les cours d'eau qui les traversent, on voit se traîner ou nager l'horrible caïman, ou crocodile d'Amérique, qui répand une odeur si fétide et si forte qu'on sent de loin le hideux animal, avant même de l'apercevoir. Là, se trouvent aussi une quantité inouïe de serpents, les uns inoffensifs, les autres venimeux; l'aboma, le boa constrictor, y atteint jusqu'à une longueur de trente pieds. Parfois, dans le lit des rivières, on aperçoit quelque énorme lamantin qui dresse sa tête difforme au-dessus de l'eau et vient flairer les plantes mucilagineuses dont leurs rives sont couvertes et dont il fait son unique nourriture, tandis que de monstrueuses tortues rampent sur le sable des bas-fonds, et que des files de milliers de crustacés noirs, blancs ou violets, cheminent à travers les herbes mobiles et tracent leurs lignes de migration qui se prolongent souvent à d'énormes distances.

Mais ce ne sont pas seulement ces forêts, ces temples mystérieux du Seigneur, avec leurs gigantesques dômes de feuillages et leurs interminables colonnades d'arbres, qui présentent un charme tout à fait particulier à l'œil de l'Européen dont le pied s'y aventure pour la première fois. Toute la partie du territoire cultivé qui longe le littoral de la colonie hollandaise, et spécialement le gouvernement de Parimaribo, offre au regard un tableau non moins riche et varié. A peine a-t-on laissé derrière soi cette ville pour s'avancer vers le sud, qu'on voit entre la rivière de Surinam, d'où la colonie a tiré son nom, et celle de Sarameca, se dérouler une immense plaine de verdure, composée de plantations de cacao, de sucre et de café, au milieu desquelles se montre çà et là le toit de quelque maison de planteur, comme un navire dématé qui flotte au milieu des vagues d'un océan tout vert. Cette plaine s'étend jusqu'à la région des forêts, sans y toucher cependant; car elle en est séparée par une bande de terrain tout à fait découverte, et où les arbres ont été abattus sur une profondeur de plusieurs cen-

taines de toises. Dans cet espace on voit s'élever par endroits une baraque militaire ou une redoute, étinceler de distance en distance des baïonnettes de sentinelles, et rougeoyer, pendant la nuit, des feux de bivouac. En effet, cette ligne marque la frontière de la colonie, et cette chaîne de postes sert à la défendre contre les incursions de nègres marrons, ou, comme on les appelle dans la langue des colons, *boschnegers*, c'est-à-dire nègres des forêts.

Ces marrons forment une population tout à fait à part, dont l'origine remonte au milieu du XVII^e siècle. Ce sont d'anciens esclaves qui, profitant, à plusieurs reprises, des dissensions ou des guerres dont la colonie fut le théâtre, s'enfuirent des établissements et se réfugièrent dans les forêts ou dans des marais inaccessibles pour se soustraire à la dure domination de leurs maîtres. Retranchés dans ces mornes solitudes, ils se donnèrent des chefs et se formèrent en peuplade indépendante. Bientôt ils s'accrurent au point que, vers 1660, ils commencèrent à inquiéter les colons eux-mêmes en opérant des incursions violentes dans les plantations. Trente ans plus tard, on en comptait cinq à six mille. Aujourd'hui le nombre est évalué à vingt-cinq ou trente mille individus. Dès 1759, le gouvernement colonial se vit forcé de composer avec eux et de conclure l'année suivante un traité, en vertu duquel il leur fournit tous les ans une quantité déterminée de présents en signe de la continuation de la paix. Ces présents consistent ordinairement en un certain nombre d'ustensiles de ménage, de pièces de toile ou de drap, de vêtements, d'outils, de verroteries et autres objets d'utilité ou de luxe sauvage, que les boschnegers viennent en grande cérémonie recevoir des mains de plusieurs représentants de la colonie, sur le terrain neutre ménagé entre celle-ci et la région forestière.

Cependant, malgré le traité conclu et malgré la régularité qu'on mettait à payer le tribut, un mouvement formidable s'opéra, en 1772, parmi les nègres marrons établis sur les bords du Sarameca. Ils se jetèrent en foule sur la colonie et faillirent la livrer à une destruction complète. Ce ne fut qu'après une lutte inouïe que les colons réussirent à les refouler dans l'intérieur des forêts; et, grâce aux infatigables efforts du major Fourgeaud, qu'on avait fait venir d'Europe avec un régiment de fantassins, on parvint à conclure un nouveau traité qui mit fin à la guerre, mais qui reconnut les boschnegers comme peuple libre et indépendant. Dès ce moment la paix ne fut plus rompue qu'à de rares intervalles. Mais on ne cessa d'être sur le qui-vive, car les marrons continuèrent à entretenir des rapports secrets avec les esclaves de la colonie, et il fallait constamment se tenir sur ses gardes. La moindre circonstance politique était pour eux une occasion de recourir à la violence, et de profiter des embarras de la colonie pour l'inquiéter et l'envahir.

Lorsque la nouvelle de l'explosion de la grande révolution de 1789 leur fut parvenue de Cayenne, chef-lieu de la Guyane française, ils recommencèrent à s'agiter et à donner les plus vives inquiétudes aux colons. Cette agitation fut extrême, surtout lorsque le nouveau gouvernement que la France s'était donné, eut décrété, en 1794, l'abolition de l'esclavage, et que cette mesure eut fait naître dans les colonies voisines, sinon l'espoir d'un affranchissement, au moins le désir de la liberté.

C'est à cette époque qu'eurent lieu les événements que nous allons raconter.

La plantation de s'Gravenhaag était plus particulièrement exposée aux incursions des marrons; car elle était située dans la partie la plus méridionale de la colonie, vers la limite des forêts et non loin de la région occupée par les boschnegers les plus redoutables, ceux qui occupaient les bords du Sarameca. Cependant rien n'y annonçait que l'on craignit la moindre attaque; tout y manifestait, au contraire, la plus complète sécurité. Le propriétaire de cet établissement, Mynheer Jacob Jansens, était non-seulement un homme riche, considéré et abondamment pourvu de toute sorte de moyens de défense, mais encore il était, sous le rapport du caractère, le type et le modèle du planteur, tel qu'on croyait, à cette époque, qu'il devait être pour faire prospérer une exploitation. Il passait dans toute la contrée pour un homme fier, ferme, et d'une dureté de cœur qui touchait presque à la cruauté. Les nègres le redoutaient. Même ses voisins n'aimaient guère à avoir le moindre démêlé avec lui, et ils évitaient avec un soin extrême tout ce qui pouvait donner lieu au plus léger différend avec notre homme. Il avait passé une partie de sa jeunesse à Berbice, où les esclaves étaient traités, à cette époque, avec le plus d'inhumanité; c'est là qu'il avait contracté ces habitudes sévères, ces procédés inexorables qu'il regardait comme les seuls au moyen desquels on pût conduire les nègres. Les planteurs du voisinage venaient rarement lui faire visite. Ils semblaient même éviter tout contact avec lui; car, toujours disposé à se vanter de ses richesses, il traitait ses confrères avec une sorte de dédain; et, dans l'assemblée coloniale, il prenait constamment le ton le plus déplaisant.

Cependant tout le monde s'accordait à reconnaître Jansens pour un homme d'un courage à toute épreuve, et surtout pour le colon le plus habile dans l'art de diriger un établissement. Le sien, il faut le dire, était le mieux administré qu'il y eût entre le Maroni et la Sarameca. A la vérité, on citait çà et là quelques traits de générosité à sa louange; mais ces actes avaient été inspirés plutôt par une sorte de caprice passager, que par un sentiment plus noble, c'est-à-dire par l'élan d'un cœur réellement accessible à la bienveillance ou

à la bonté. C'est à ces diverses circonstances qu'il fallait attribuer l'isolement extrême dans lequel on vivait à la plantation de s'Gravenhaag, contrairement aux habitudes qui prévalaient dans les autres exploitations, dont les habitants étaient constamment en relation d'amitié et cherchaient, par un fréquent échange de visites, à rompre la monotonie de la vie coloniale. La rudesse et l'orgueil du planteur tenant tous ses voisins éloignés de lui, il était, pour ainsi dire, réduit à l'unique société de sa fille Clara et d'un jeune mulâtre que, depuis une année à peu près, il avait acheté à Berbice.

Par une belle matinée d'automne, Jansens avait quitté sa plantation pour se rendre à Pa-

ramarillo, où sa présence était réclamée par une affaire de haut intérêt, qui devait se débattre dans une assemblée générale des colons, et déjà le soleil penchait vers son déclin sans que le maître fût rentré.

Sous la véranda de la maison se trouvait dressée une table où étaient disposés un service à thé, une boîte à tabac, une demi-douzaine de pipes de terre cuite, une bouteille de rhum, une carafe d'eau et trois ou quatre verres, tandis qu'à côté une grosse bouilloire de cuivre rouge chantait gaiement sur un réchaud de bois d'acajou doublé de cuivre jaune. Deux jeunes



Jansens.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} R. Lhopiteau Bobes de Pauline Coster & Vivienne, 41 - Costumes d'Enfants de la M^{me} de
 Nouv. à ST AUGUSTIN, M^{me} S. Augustin, & Modes d'Alexandrine, d'Antin, 14 - Plumes et Fleurs de Tilman, pour de
 S. M. l'Impératrice et brevet de S. M. le Roi de l'Angleterre - Rubans et Passementeries d'Andoyer à la
 Ville de Lyon, & Chaus d'Antin, 6 - Dentelles de G. Violard, & de Choiseul, & Corsage de M^{me} Hippolyte, pour
 de S. M. l'Impératrice, Marchés de Chapron, Fourni de la M^{me} de Comu^{me} Lassalle et C^{ie} & P. de la 1^{re} 1/2.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 38, Green Street, Soho. NEW-YORK France B. C. General Agents

MADRID P. J. de la 1^{re}

négresses étaient occupées à ranger avec une symétrie minutieuse, les tasses, la théière, le sucrier, le pot au lait, la bouteille, la carafe et les verres, afin que tout fût en ordre pour le moment où le *masra*, c'est-à-dire le maître, serait de retour. Comme elles se livraient à ce soin, une jeune fille d'environ dix-huit ans sortit de la maison pour s'assurer que rien ne manquait à la collation accoutumée.

A la voir, personne n'eût dit qu'elle fût née sous le ciel ardent des tropiques; car le teint de son visage était un véritable mélange de roses et de lis. On n'aurait pu imaginer une personne plus gracieuse et plus charmante, avec ses grands yeux bleus où se peignaient la douceur et l'aménité, avec ses longs cheveux blonds qui se déroulaient en boucles capricieuses sur ses épaules, et surtout avec cette expression calme et sereine que la pureté du cœur donne au visage. Vêtue d'un simple peignoir de mousseline blanche, qui lui remontait modestement jusqu'au cou, et qui serrait à peine sa taille fine et déliée, elle semblait enveloppée d'un nuage qui lui donnait l'apparence d'un esprit. C'était un esprit en effet, le bon esprit de la plantation. Autant le rude Jansens était redouté de ses esclaves et détesté de ses voisins, autant sa fille Clara (car c'était elle qui venait de nous apparaître sous la véranda) était révérencée de tous les serviteurs de son père et aimée de tout le voisinage. Aussi bien, y avait-il quelque misère à soulager, c'était à elle qu'on s'adressait avec la certitude d'être secouru. Y avait-il quelque malade ou quelque blessé, c'était à elle qu'on venait demander de l'aide. Elle avait appris à connaître la vertu secrète des plantes, et, mieux encore, elle possédait ce pouvoir mystérieux d'inspirer la confiance et l'espoir. Elle avait des consolations pour les affligés, des conseils pour ceux qui en avaient besoin, des paroles affectueuses pour tout le monde. De sorte qu'on l'appelait plus communément l'ange de s'Gravenhaag, qu'on ne la désignait par son propre nom.

Madame JENNY D'AVELINE.

(La suite prochainement.)

MADemoiselle CRÈTE.

(Suite et fin.)

M. Crète n'avait d'autre fortune que quelques faibles sommes placées, à peine suffisantes à l'existence de la famille, si la position qu'il occupait chez le prince de *** ne lui eût permis de la soutenir honorablement.

Tout à coup il renonça à cette position, sans fournir ni motif ni prétexte. Sa démission, mise de nouveau à sa disposition, entre ses mains, par la bonté du prince, fut de nouveau envoyée par lui.

On ne put pénétrer les raisons qui avaient dicté sa conduite. Eulalie ne se permit pas d'interroger son père sur cette résolution si fort inattendue. Elle avait seulement remarqué que les accès de tristesse et de solitude de son père étaient plus fréquents qu'ils ne l'avaient jamais été; elle surprit plusieurs fois son regard attaché sur elle avec une indéfinissable expression de douleur et de désespoir. Elle eut peur, comme à la veille de quelque désastre...

La famille se retira dans une petite ville aux envi-

rons de Paris. On eût dit que M. Crète voulait se dérober tout à fait au monde. Le fils fut laissé au collège, où il ne faisait pas grand chose. Eulalie resserra dans sa main les rênes: les dépenses furent restreintes, plus d'étrangers dans la famille, plus de petites fêtes, on se replia sur soi-même; l'économie la plus stricte présida aux dépenses. Eulalie avait passé déjà l'âge où un sentiment nouveau vient raviver au cœur la source d'affection un peu épuisée par la famille: il semblait qu'au contraire, chez elle, les premières tendresses devinssent plus vives, plus infinies, plus prévoyantes: elle se décupla pour faire face au présent et à l'avenir, qui se présentait sombre.

Plus sombre que jamais! — car le pressentiment d'Eulalie ne l'avait point trompée, et le malheur était entré dans la maison: — six mois après le départ de Paris, M. Crète devint fou.

Bientôt Eulalie reconnut l'inutilité des soins qu'elle prodiguait à son père. Le vieillard était atteint d'un mal incurable. Il fallut se séparer de lui.

La pension d'un aliéné dans une maison de santé est coûteuse. Il s'agissait encore de ne pas rester en arrière pour les trimestres du jeune frère. Eulalie prit le parti de retourner à Paris. Elle chercherait des élèves.

La veille du jour fixé pour le nouveau déménagement, la sœur était partie d'avance pour aller préparer à Paris le modeste logement.

Eulalie fit monter son père dans une voiture fermée, où elle se plaça en face de lui. Le temps était affreux, la pluie fouettait les vitres. La voiture s'embourba deux fois dans des chemins impraticables, aux juréments du cocher. Le vieux Crète, l'œil fixe, seul avec sa pensée étroite, ricanait par moment. Eulalie le regardait épouvantée. A chaque cahot, il poussait des cris lamentables, qui ne cessèrent plus à l'approche de la nuit. Il se laissait aller aux secousses de la voiture. Eulalie le retenait étreint dans ses bras; il se fût brisé le crâne.

La nuit vint: il y avait encore quatre heures de chemin à faire!...

Le père a été placé dans la maison de santé, le frère est toujours au collège. La jeune sœur s'occupe laborieusement de ses études musicales; son état est là, à elle aussi.

Eulalie a deux ou trois élèves.

Mais ses ressources étaient insuffisantes. Eulalie se résigna à chanter dans quelques concerts.

Je ne vous dirai pas ce qu'elle souffrit, élevée dans les modesties de la famille, lorsqu'il lui fallut, devant le public inconnu, faire le sacrifice de ses saintes répu gnances. — Elle n'en a pas encore fini avec toutes les douleurs.

Je ne vous parlerai pas de son triomphe, de ce triomphe qu'elle pleura de ses larmes de joie, de douleur et de honte. Paris entier voulut l'entendre.

Elle put se dire que son père mourrait, — j'allais dire « tranquille, » ô mon Dieu! — dans l'asile qu'elle lui avait choisi, et que le frère terminerait ses études pour se créer ensuite une carrière.

Son succès alla croissant.

Au milieu de ce bonheur empoisonné, la sœur tomba malade de la petite vérole. On voulut en vain éloigner Eulalie, dans la crainte de la contagion.

Elle ne quitta plus sa sœur, lui prodiguant les

soins, les caresses, — oui, les caresses, — serrant contre son sein cette tête pestiférée, baisant le venin sur ses lèvres.

Un de ces jours-là, un homme se présenta chez Eulalie Crète. C'était le directeur de l'Académie royale de Musique, M. Berton, surintendant de la musique du roi.

Il offrait à Eulalie, pour le soir même, le rôle que mademoiselle Laguerre venait de laisser. Les conditions étaient inouïes, surtout pour ce temps-là, où un chanteur ne gagnait pas cent mille francs par an.

Elle refusa : — elle ne pourrait pas confier sa sœur à des mains étrangères.

« Mais, dans l'intérêt même de votre sœur, acceptez ! lui dit-on, vous la faites riche. »

Elle refusa toujours.

Sa sœur mourut le lendemain. — Et deux mois après, Eulalie quittait le même lit, défigurée par l'horrible mal qui l'avait frappée à son tour.

Elle recula en se regardant au miroir.

Ce qui la désola surtout, ce fut de penser que le monde la repousserait peut-être maintenant.

Car il faut plaire au monde quand on a besoin de lui, et il y avait encore deux êtres dont Eulalie était le seul soutien.

Mais, enfin, il lui restait toujours sa voix ! c'est-à-dire sa puissance, la vie pour eux !

Elle voulut chanter :

Sa voix était morte comme sa beauté !

Des leçons, dernier recours, furent reprises ; mais les élèves étaient peu nombreux : Eulalie effrayait ..

Pourtant le frère n'avait point quitté le collège...

Au bout de quelque temps, Eulalie remarqua en elle-même un grand changement : elle perdait son activité. Elle avait, pendant ses leçons, des distractions inaccoutumées ; elle éprouvait une sorte de lassitude, de dégoût général. Il lui arrivait d'oublier les heures de ses cours ; elle ressentait dans sa tête des pesanteurs invincibles, des somnolences ; la musique même n'avait plus d'attrait pour elle.

Cet état s'aggravait chaque jour. Elle restait parfois des heures entières immobile. On eût dit qu'elle attendait. Qu'attendait-elle ?

Oui, vous l'avez deviné ! c'est la folie qui commence, c'est la maladie de son père ; c'est la maladie du père de son père ! Venez, messieurs les docteurs, messieurs les professeurs de la faculté, guérissez-nous ceci : — une folie héréditaire !

J'ai vu à la maison de santé du docteur R... une femme idiote, traitée depuis trois ans dans la maison. Depuis trois ans on n'avait pu obtenir d'elle une parole. Elle se promenait toute la journée dans la même allée du jardin. Son fils venait la voir une fois ou deux par semaine. Il ne lui parlait pas ; qu'eût-il pu lui dire ? Il faisait, à côté d'elle, cinq ou six tours d'allée.

Ce fils était le portrait vivant de sa mère. Il avait trente ans, l'œil bombé, d'ordinaire baissé, les narines larges, le teint terreux ; sa tenue était celle d'un petit huissier de province. Comme sa mère, il était atteint au cerveau — et il attendait.

Six mois après, je le revis. Le moment n'était pas encore tout à fait venu cependant, mais peu s'en fallait. Il venait passer ses journées, toutes ! à se promener côte à côte avec sa mère, muets tous deux. Il

partait chaque soir, pour revenir le lendemain recommencer la morne promenade.

Il entra dans sa cellule le mois suivant...

Qui pourra les pénétrer ces impénétrables mystères de la raison humaine ? Voilà toute une génération marquée au front par le doigt fatal. La mère qui enfante a conservé jusque-là sa raison pour se bien dire que son enfant sera fou, fou comme elle sera folle elle-même lorsque, dans quelques jours, l'heure aura sonné pour elle. Elle l'embrasse, ce premier-né qui vient de déchirer ses entrailles, — mieux eût valu qu'il y trouvât son tombeau, — cet enfant qu'elle dévore de ses baisers pour toute la douleur qu'il vient de lui causer, pour l'épouvantable pensée qu'il lui rappelle. Car elle a beau l'embrasser, — il sera fou ! La loi est impitoyable.

Vous l'avez compris tout à l'heure, n'est-ce pas, ce père, qui attendait son heure, lui, qui la voyait accourir ? Vous l'avez compris lorsqu'il regardait ses filles, la chair de sa chair, le sang de son sang !...

Pour en finir avec le père d'Eulalie, il n'avait résigné ses fonctions chez le prince de *** qu'au dernier moment, quand il n'avait plus eu la force de résister, quand il s'était dit qu'il était temps.

Le vieux soldat eût voulu cacher à l'univers sa honte ; — la folie est une honte ! — et il allait le plus loin possible creuser sa fosse.

On n'a jamais su ce qu'était devenue Eulalie Crète pendant plusieurs années, jusqu'au jour où elle fut recueillie sur une route, près de Montpellier, déguenillée, à demi morte de faim et amenée chez madame Challamet. Toutes les recherches aboutirent seulement à faire connaître ce que je viens de raconter.

On sollicite pour Crète ; — et pour qui solliciterait-on ? — On obtint de la reine, je pense, un secours mensuel, petite pension alimentaire désormais assurée : la charité de madame Challamet fit le reste.

Crète n'était *pas trop folle*, comme disait cette bonne madame Challamet ; c'était plutôt de l'idiotisme. On la laissait quelquefois, tout au plus, traverser la rue pour quelque approvisionnement de ménage.

J'ai parlé déjà, trop peut-être de son incurie profonde pour tout ce qui tient à la propreté. Crète avait encore un autre défaut capital : une gourmandise d'enfant, effrénée, insatiable. Elle dépensait en affreuses sucreries, en pain d'épice avarié, les sous que les pensionnaires lui donnaient de temps en temps.

Les jeunes habitués de la maison Challamet se plaisaient souvent — cet âge est sans pitié ! — à tourmenter la pauvre Crète par des plaisanteries, bien inoffensives d'ailleurs, sur les prétendues amours qu'on lui supposait. Crète alors devenait rouge comme si elle eût eu seize ans, et se sauvait.

Un jour, quelqu'un d'entre nous, celui que Crète redoutait comme son plus grand ennemi, l'amena solennellement devant nous, et lança contre elle une écrasante accusation : — Crète, qui ne connaissait, pensait-on, à me qui vive, avait été surprise à communiquer dans la rue avec un pauvre diable portant la lévite de bure grise, livrée de l'hôpital !...

Crète devint plus rouge encore cette fois que les autres. Elle ne put même pas balbutier quelques paroles pour se défendre.

Le lendemain, car madame Challamet avait cru devoir s'alarmer un peu, on apprit que l'individu en

redingote grise était un malheureux idiot à qui le portier de l'hôpital permettait quelquefois de sortir. Cet idiot était Hippolyte Crète, frère d'Eulalie; et Eulalie Crète remettait à son frère, pour acheter du tabac, sa friandise à lui, la menue monnaie qu'elle avait recueillie près de nous, monnaie qui lui servait autrefois à acheter ces fameux sucres d'orge et cette excellente pâte de réglisse!... Le cœur de l'idiot avait conservé sa raison.

Maintenant, par quelles circonstances étranges ces deux pauvres créatures s'étaient-elles retrouvées, juste à point, dans la même ville, au bout de tant d'années, pour que l'une se dépouillât encore pour l'autre?...

C'est ce qu'à eux deux ils n'eussent pas été en état de vous expliquer.

« Tenez, Crète, voici du sucre et des raisins secs. »
 « Dites-moi merci! — Bien. — Il ne faut pas manger tout à la fois. Voici encore deux petites pièces d'argent que vous pourrez donner à votre frère, si cela vous fait plaisir. La première fois que vous voudrez me voir, je vous en donnerai autant. Adieu, ma bonne, portez-vous bien et tâchez... de vous laver un peu les mains. »

» Madame Challamet, je suis bien votre serviteur. »

NADAR.

PHÆBUS.

A MON CHER LÉON GOZLAN.

I.

Depuis la fin de l'hiver, Louis D... et Marie T... s'aimaient avec passion.

Louis D... jouait alors et au mieux sur le théâtre humain le rôle d'un beau et brave garçon de trente ans. Sans doute il n'était pas aussi spirituel que Voltaire, mais il était, à coup sûr, doué d'une nature plus amoureuse. — En philosophie, il appartenait à l'école des insoucians, et n'eût-il pas possédé l'aisance qui le faisait indépendant, je crois qu'il ne se fût soucié encore que des choses qui lui intéressaient le cœur. N'est-ce pas dire que ses facultés les plus développées étaient les facultés aimantes?... Comme à l'âge de quinze ans Louis s'était vu sans un seul parent sur la terre, ce qu'il aimait le plus à ce moment de sa vie, c'était Marie, sa maîtresse, puis son chien Phæbus, puis son ami le docteur Adrien. A des degrés inférieurs ou différents, Louis aimait encore les vieux vins de Bourgogne, ses camarades Pierre et Paul, les premiers vers d'Alfred de Musset, les viandes saignantes, les grandes chasses dans les grandes forêts, la musique de Meyerbeer, les promenades sous les branches, les belles armes anciennes ou nouvelles, les tableaux d'Eugène Delacroix, et le tabac ture.

Marie T... avait un rang dans la phalange, grossissante toujours, des vertus de fantaisie. Elle usait à ravir de son âge de vingt ans. Ce n'était certes pas une très puissante intelligence, c'était une fille *drôle*. Comédienne par nature et pleine de nature, elle pre-

nait aisément le ton, les façons, le langage de tous les milieux masculins que le sort pouvait lui faire traverser. Dans la même minute elle vous faisait admirer des airs d'impératrice, et vous signalait son origine de cent manières éloquentes : cette souveraine était fille d'une marchande des quatre-saisons; mais en ce temps-là Marie, elle, ne vendait que des choses de printemps — son cœur compris, qu'elle pouvait aussi donner pour rien par aventure, et pour un temps, selon son caprice, même pour toujours! ça dépendait moins d'elle que de l'acquéreur. — Elle n'était ni jolie ni belle; elle avait le visage comme l'esprit : drôle; sa bouche un peu grande, ses yeux un peu petits, son front un peu bas, son menton très rond, son nez frémissant toujours, composaient quelque chose de charmant les jours où Marie était contente — ou amoureuse — ce qui ne la contentait pas toujours. Dans le pays où elle brillait on l'appelait *Marie-la-mal-peignée*, et elle ne s'en fâchait pas; à quoi bon? Le surnom lui venait de ce que ses cheveux châtain clair étaient si touffus, si abondants, que nul peigne ne pouvait ni les discipliner, ni seulement les contenir! Un peigne-capitaine avec deux lieutenants sur les côtés n'arrivaient point à prévenir leurs continuelles révoltes — sans compter que dans le cabinet de toilette de Marie se voyait une caisse emplie de démêloirs brisés. — En fait de philosophie, la *Mal-peignée* semblait honorer le souvenir de sa mère, elle avait une philosophie des quatre saisons; et quant à ce qu'elle aimait... elle aimait tout.

Phæbus était un bel épagneul blanc et roux, âgé d'environ cinq ans. Il était orné de tous les mérites que les hommes n'ont pas. A le juger superficiellement, on aurait pu ne voir en lui qu'un beau chien bon chasseur; sous cette apparence, il y avait la plus inébranlable fidélité, le plus déterminé courage, la plus inviolable discrétion; et quel culte de sa beauté pour réjouir toujours les yeux où il cherchait sa joie! On n'avait pas à s'occuper de lui, et sa propreté était exquise; jamais on ne le voyait autrement que lustré, lissé, frisé par ses propres soins; pas une dent ne manquait dans sa gueule rose, toujours fraîche! il s'était pourtant maintes fois battu, mais sa bravoure et sa force avaient gardé intact son puissant ratelier. Comme s'il eût deviné que là gisait le secret de la pureté de son haleine, il pratiquait une sobriété de derviche; et quelle douceur de manières avec les petits enfants! Quand il jouait avec eux, il devenait d'une légèreté d'oiseau, il s'assimilait certaines caresses de femme, et il n'eût pas traité avec des tendresses plus délicates de petits enfants à lui! Phæbus était si véritablement beau que plusieurs fois des peintres de haute valeur, amis de Louis D..., avaient sollicité la joie de faire son portrait; et comme Louis restait là à fumer dans chaque atelier, pendant chaque séance, Phæbus posait plus admirablement que jamais personne. Alfred de Dreux et Jadin l'avaient donc peint l'un debout et l'autre étendu; Mène l'avait éternisé en bronze, et Eugène Giraud l'avait commencé au pastel: mais ni l'un ni l'autre, ni celui-ci ni celui-là n'avait pu rendre son regard limpide, brillant comme le soleil, profond comme l'infini, et bon surtout!... bon comme n'est bon le regard d'aucun homme, comme l'est par instants le regard de la femme qui aime, comme doit être bon le regard de Dieu! — Le dernier qui avait

tenté l'entreprise, Eugène Giraud, avait fini par jeter son crayon au diable et par venir embrasser la belle grosse tête de Phœbus en lui disant : — Tiens ! faudrait être aussi bon que toi pour camper un œil comme ton œil ! quand je te vaudrai, nous nous y remettrons. Lui aussi, Phœbus, avait sa philosophie. Il la puisait dans le fond de sa magnifique nature de chien, et c'était la résignation. Pourvu que les yeux de Louis lui dissent qu'il n'avait rien à lui reprocher, Phœbus était résigné à tout. On peut affirmer qu'avant de rencontrer Marie T..., Louis n'aimait rien tant au monde que son chien : eh bien, en comprenant qu'il n'était plus que le second dans le cœur de son Louis, Phœbus n'était même pas devenu jaloux, bien au contraire, il s'était mis à aimer Marie et à jouer avec elle tant qu'elle voulait, et sans la moindre arrière-pensée. Je ne connais guère de famille où homme ou femme occupant la place du chien, pareille chose se passerait pareillement.

II.

Louis et Marie s'étaient connus au dernier des bals de l'Opéra, et huit jours après, c'est-à-dire à la fin de mars, ils se plaisaient encore. Avant la mi-avril ils se séparaient, mais, le vingt-cinq du même mois, on les revoyait ensemble : ils avaient reconnu qu'ils s'aimaient. Le cinq mai, tout est brisé entre eux ; néanmoins le sept, Louis, après trois heures de malédiction sur la *Mal-peignée*, dit tout à coup à Phœbus : — « Va chercher Marie ! » et le chien, qui sait le chemin, de courir et de ramener Marie, les yeux encore en pleurs et pas peignée du tout. Le vingt, c'en est assez ; on se quitte sans éclat ; il y a constante et flagrante incompatibilité d'humeur. Mais le premier juin, Phœbus s'étant remis en voyage a rencontré en route celle qu'il allait quérir, et le lendemain les amoureux parcourent les bois de Verrières, les bras enlacés et admirant Phœbus qui gambade devant eux ; ils s'adorent, et décidément ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre ; cette séparation est la dernière, ils en seraient morts... Tant que durent juin et juillet, ils vivent ! et c'est dans l'adoration, dans l'extase, dans les joies du projet renouvelé cent fois d'une vie toute entière de solitude à deux, A DEUX ! les ingrats ! — A son tour, le mois d'août fait son entrée, amenant avec lui d'écrasantes chaleurs. Il y a des orages dans l'air, chaque nuage en contient au moins un, et Marie se refuse aux promenades dans les bois ; elle a, dit-elle, trop grand'peur du tonnerre, et bien plus peur encore de la rencontre à travers la campagne de quelque chien enragé. Les journaux sont pleins de ces histoires-là ! et tous les chiens ne vivent pas à la façon rassurante de l'épagneul roux et blanc. La vérité, c'est d'une part, que Marie est plus lasse de promenades sous les branches qu'elle n'est peureuse des coups de tonnerre, mais c'est aussi, d'autre part, qu'il n'est aucun danger au monde qui épouvante aussi vivement la briseuse de peignes que la rencontre d'un chien pris de rage... Toujours est-il que le dix août, jour de tempête s'il en fût ! à la suite d'un double orage, l'un subi à Ville-d'Avray, l'autre éclaté chez Louis, on se déclare que c'en est trop ! Impossible de vivre ensemble plus longtemps ; c'est fini, c'est bien fini, on s'abandonne, et pour jamais ! cet amour n'é-

tait pas fait pour vivre, il a trop vécu ; le voilà mort, bien mort : *Requiescat in pace !*

III.

— Phœbus ! crie tout d'un coup l'ex-amoureux, le quinze au soir ; d'un bond, Phœbus est devant Louis ; le cou tendu, les naseaux ouverts, il dit clairement : — Me voici, qu'est-ce que tu veux ? — Rien, mon ami, répond Louis qui semble se reprocher quelque lâcheté entre cœur et chair, rien !... ou plutôt donne-moi ma chibouke ! Mais cinq minutes après, dans la fumée blanche et bleue du latakîé, le lâche voit danser Marie-mal-peignée ; en dansant, les peignes tombent, les cheveux se déroulent, Louis croit sentir leur parfum aphrodisiaque, et dans leurs ondes son cœur fait un plongeon. Indigné, Louis jette de côté sa chibouke, plante là Phœbus stupéfait, et s'en va chez son ami le docteur Adrien.

Adrien est un médecin opulent qui commence à lâcher ses malades. Il vient d'acheter une jolie campagne à Valvins tout près de Fontainebleau, et en ce moment il ferme ses malles pour partir tout à l'heure par le chemin de fer de Lyon. Il s'arrêtera à Bois-le-Roi, ou à Fontainebleau, afin d'aller coucher à son château de Valvins où il attendra, en jouissant de l'été, l'ouverture de la chasse. — Si tu veux, je t'enlève, dit-il à Louis, va chercher ton chien, et partons ! — Non, fait Louis... Adieu, Adrien.

En s'en retournant d'un pas pressé, Louis se disait : — Je vais peut-être la retrouver chez moi ; elle est si drôle ! si elle m'attend dans ma chambre, bon, bien ! je ne lui ferai de reproches que du bout des lèvres et entre les siennes... mais si elle n'y est pas, elle peut bien m'attendre toute la vie chez elle ! ce n'est pas moi qui reviendrai le premier.

Louis n'était attendu dans sa chambre que par son ami l'épagneul roux et blanc.

Et le lendemain matin, après une nuit pendant laquelle les épines du désir ont remplacé la laine dans les matelas de Louis D...

— Phœbus !

— Qu'est-ce que tu veux ? dit toujours l'épagneul.

— Va chercher Marie !

Le chien est déjà loin.

— Allons, allons, se dit Louis resté seul, et lavant un peu de tabac turc, il est évident que j'ai eu tous les torts, et que j'agis aujourd'hui avec équité ; aussi, quand la pauvre victime va apparaître, je m'incline jusqu'à terre, et je lui baise les genoux... A propos, il faudra que je lui achète quelques douzaines de peignes, et qu'elle me fasse présent de tous ceux qu'elle a cassés et qu'elle cassera encore !

Louis s'est mis à fumer. En fumant :

— Pauvre chère Marie !... Phœbus est bien long ce matin ! Que de journées perdues pour l'amour, pour le bonheur !... Est-ce que Phœbus aurait noué quelque relation en ville ?... Ne pas vouloir revenir le premier, est-ce assez bête !... Misérable chien ? que diable peut-il faire ?... où vais-je bien conduire Marie ce soir ?... Ah ! enfin, je reconnais le coup de sonnette de M. Phœbus !

Louis D... s'élançait vers la porte ; M. Phœbus se montre, mais se montre tout seul ; comme dans les

moments de crise, il a la queue rentrée tellement entre les pattes de derrière qu'il semble n'avoir plus de queue; ses longues oreilles pendent languissamment d'un air consterné, son museau tout confus touche presque à terre. Il est navrant à voir.

— Et Marie? dit Louis.

Phœbus relève la tête, regarde son ami, d'un œil désolé, et laisse retomber son museau d'un air de découragement indicible.

Il faut bien l'écrire ici, puisque c'est la vérité, Louis ne fait aucun effort pour retenir un jurement et un coup de pied. — S... animal! s'écria-t-il; et le voilà dehors pour courir chez Marie. En recevant le coup de pied, Phœbus étouffe un gémissement doux, mais il ne reste pas là à boudier, il se met en devoir de suivre au bon trot l'amant anxieux jusque chez la fantasque Mal-peignée.

— Mademoiselle Marie est absente depuis quatre jours, dit le concierge de cette vertu de fantaisie.

— Savez-vous où elle est?

— Non, monsieur.

— Savez-vous où l'on pourra me l'apprendre?

— Monsieur, je l'ignore.

— Oh! mon Dieu! se dit Louis en revenant chez lui, qui m'eût jamais dit que j'aimais tant cette misérable fille!... la voilà perdue pour moi! Il me semble que c'est assez pour en mourir!

IV.

L'automne était arrivé. En dépit de mille efforts, Louis n'avait pu se procurer aucun renseignement sur la briseuse de peignes. Son vif chagrin, tout plein d'emportements et de colères, avait fait place à un désespoir morne et silencieux. Phœbus en maigrissait.

Un jour, au fumoir de Tortoni, Louis, en entendant des jeunes gens se donner rendez-vous sur des terrains giboyeux, se rappelle que la chasse vient d'être ouverte. Peut-être que la chasse me distraira, pense-t-il. Le lendemain, il fait donner par Devisme un coup d'œil à son fusil; il passe au Bazar du voyage, il achète un port d'armes, et, à la nuit tombante, accompagné de Phœbus, il s'en va sonner à la porte de la villa Adrien, à Valvins (Seine-et-Marne). L'accueil est cordial, mais plusieurs jours se passent, fatals aux lièvres et aux perdrix des environs, sans que Louis soit moins triste. Un matin pourtant, en tâtant pour ainsi dire le pouls à son cœur avec la pensée présente de Marie-la-Mal-peignée, l'ami de Phœbus constate que le cœur lui bat un peu moins fort. — Allons, allons, se dit-il avec une certaine joie mélancolique: le remède est bon; encore quelques jours de fatigue, encore un peu de poudre brûlée, et l'on me reverra rire! Et le docteur étant occupé ce matin-là de soins à donner à une châtelaine sa voisine, Louis déjeune et part sans lui. Le fusil sur l'épaule, son chien flairant çà et là à ses pieds, il marche à l'aventure, et pour la première fois depuis déjà longtemps un motif des *Huguenots* vient se moduler entre ses lèvres: « *Où, tu l'as dit! où, tu m'aimes!* » mais Louis ne va guère plus loin, soit que ces paroles lui semblent manquer d'à-propos, soit qu'il fasse trop chaud vraiment pour chanter en plein air. C'est qu'il faut dire aussi que dès le matin de ce jour, l'atmosphère s'em-

braisait d'une chaleur torride, telle que le chasseur s'était déjà dit: « Si ce soleil-là ne s'amende pas un peu, sire Phœbus, mon vieux chien, nous rentrerons lire des *Revue*s émanées de Paris. »

Édouard PLOUVIER.

(La fin au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Le fait le plus important du commencement de ce mois, c'est assurément la publication des *Dernières chansons de Béranger*, qui viennent de paraître en un volume à la librairie de Perrotin. Nous n'avons eu que le temps de feuilleter à la hâte ce livre curieux et plein d'admirables inspirations; nous aurions voulu pouvoir nous arrêter à chaque page pour étudier cette pensée qui n'a jamais été plus élevée, cette forme d'une pureté, d'une élégance si exquises.

Une préface substantielle, écrite en prose, concise et nerveuse, précède les dernières œuvres poétiques, et donne l'explication du silence qu'a gardé le poète pendant de si longues années, dans l'espoir d'échapper aux curiosités indiscrettes des journalistes et des biographes; on remarque dans ces belles pages une appréciation très sensée du rôle que la chanson politique peut et doit jouer dans la littérature d'une nation, et particulièrement de la mission du poète dans la société actuelle. Cette belle préface corrobore parfaitement, du reste, les assertions émises par M. Savinien Lapointe, dans son remarquable volume des *Mémoires sur Béranger*.

Les derniers chants de Béranger ne sont pas tous, à proprement parler, des chansons. La plupart sont imprimés sans indication d'airs, et peuvent être considérés comme de véritables petits poèmes lyriques, contenant chacun une pensée complète développée en quatre, cinq ou six strophes, sans refrain. Un de ces poèmes, le diamant le plus étincelant de cet admirable écrin, celui qui a pour titre *La fille du Diable*, ne contient pas moins de dix-huit strophes. Dans tous ces morceaux éclate cette haute charité philosophique, cet amour de la France et de l'humanité, qui a été le principal caractère de la vie de ce grand homme de bien. Nous pourrions citer bien des titres de pièces à recommander à nos lecteurs: *L'Apôtre*; — le *Savant*; — la *Prisonnière*; — la *Maitresse du roi*; — la *Fée aux rimes*, dédiée aux poètes ouvriers; — l'*Adieu*, sublime chant du cygne, testament poétique adressé à la France. Mais l'espace nous manque, non-seulement pour analyser mais même pour énumérer les belles pages de ce livre. Nous aimons mieux citer quelques strophes prises pour ainsi dire au hasard dans le volume:

LE CHASSEUR.

Petits oiseaux, que j'aime entendre
 Vos concerts dans ces houx épais!
 Votre chanson, joyeuse ou tendre,
 Est pour mon cœur l'hymne de paix.
 Mais craignez les lacs qu'on peut tendre
 Le bonheur fait tant de jaloux!
 Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Vient un chasseur; son pas redouble.
 Malgré ses chiens, point de gibier.
 S'il allait de son fusil double,
 Faut de mieux, vous foudroyer.
 Ah! maudit soit l'homme qui trouble
 L'écho que vous rendez si doux.
 Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Rien n'arrête des mains cruelles.
 Las! j'ai vu des chasseurs, un jour,
 Abattre au vol deux hirondelles
 Dont je saluais le retour.
 Vos chansons attendriront-elles
 L'enfant qui s'arme de cailloux?
 Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Charmants oiseaux, connaissez l'homme,
Qu'il soit boucher, soldat, chasseur,
Il fusille, il sabre, il assomme,
Et trouve au sang de la douceur.
Les moins cruels sont ceux qu'on nomme
Bourreaux; soit dit bien entre nous.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Bon Dieu! c'est le chasseur qui tire!
Il blesse à l'aile une perdrix.
Son chien la prend; pauvre martyr!
Le chasseur, que gênent ses cris,
Lui brise la tête; elle expire.
Ce soir il médiera les loups.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il s'éloigne. Son œil avide
Voit un chevreuil au bord du bois.
A Fabri de l'arme perfide,
Laissez éclater votre voix.
Mais si demain, le carnier vide,
Il passe encor près de ces houx,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il faudrait pouvoir s'arrêter à l'émotion littéraire produite par ce livre, et laisser de côté les nouvelles d'un ordre inférieur. Cependant les théâtres nous réclament, et l'activité qu'ils déploient en ce moment mérite au moins une mention.

L'Opéra Italien, par exemple, a mis à son répertoire la *Lucrezia Borgia*, de Donizetti, sans beaucoup de succès, il est vrai, mais avec infiniment de bonne volonté. Les honneurs de cette soirée ont été pour madame Nantier Didiée, qui a très bien chanté le fameux *Brindisi*, et pour madame Stefennone, qui a eu quelques éclairs dans le principal rôle. Belart, assez froid dans le rôle de Gennaro, ne s'est distingué que dans l'air du troisième acte. Un débutant, M. Genibrel, a prouvé que la voix ne lui manquait pas, mais il chante sans style. Madame Nantier Didiée a aussi abordé avec succès, cette semaine, le rôle de Rosina dans *Il Barbieri*.

A l'Opéra-Comique, un débutant, M. Crosti, baryton-ténor, a chanté le rôle de Joconde avec charme et élégance. Sa voix jolie et étendue se développe facilement et produit de l'effet quand elle n'est pas paralysée par l'émotion; ainsi il a dit d'une façon délicieuse la romance du troisième acte. Il ne lui reste plus à acquérir que des qualités de comédien et l'expérience de la scène, pour qu'il devienne un des plus agréables pensionnaires du théâtre Favart.

La reprise de *la Calomnie*, de M. Scribe, au Théâtre-Français est considérée par l'auteur et par l'administration comme un événement important. Le public, par la faveur avec laquelle il a accueilli cette reprise, paraît jusqu'à présent partager cette opinion. Pourtant la pièce n'avait obtenu dans l'origine qu'un demi-succès; mais M. Scribe avait, à tort ou à raison, attribué la froideur du public à une circonstance accidentelle, étrangère au mérite de l'ouvrage. La première représentation avait lieu le jeudi 20 février 1840; or, ce jour-là même, la candidature de Victor Hugo avait été repoussée à l'Académie française, qui avait préféré au grand poète un simple savant M. Flourens. Selon M. Scribe, cet arrêt du grand corps littéraire, arrêt dont l'auteur de *la Calomnie* était regardé comme complice, avait produit sur le public un effet de mécontentement dont la pièce avait porté la peine.

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que *la Calomnie*, malgré les allusions politiques et les actualités qu'elle contenait, fut jugée comme un ouvrage froid, dépourvu d'intérêt, dans lequel on ne trouvait pas même ces saillies, ces mots spirituels plus ou moins neufs qu'on était habitué à applaudir dans les autres œuvres du même auteur. L'exécution seule la sauva d'un prompt oubli. Elle était confiée à Firmin, Menjaud, Samson, Provost, Geffroy, Armand Dailly; mesdames Desmousseaux, Plessy et Anaïs.

Un rôle de deux lignes était rempli par M. Berton, qui débutait alors.

Aujourd'hui, M. Bressant prend la place de Firmin. Leroux, Regnier, Mirecour, Monrose, Saint-Germain, mesdames Jouassain, Delphine Fix et Bonval sont substitués à Menjaud, Samson, Geffroy, Provost, Dailly, à mesdames Desmousseaux, Plessy et Anaïs. Nous ne comparerons pas les nouveaux venus à leurs devanciers; tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'ensemble, sans être irréprochable, paraît satisfaire les spectateurs et que Bressant notamment s'est fait applaudir à plusieurs reprises dans le rôle du ministre Raymond.

Une autre nouveauté, c'est la reprise à l'Odéon de *Tartuffe*, avec une distribution assez curieuse. Fechter abordait pour la première fois le rôle de Tartuffe et madame Thierret débutait dans le rôle de Dorine. Le théâtre était à peine assez vaste pour contenir le public d'artistes attiré par cette tentative. La critique aurait beaucoup à dire sur la façon originale dont le jeune artiste a composé le rôle de l'imposteur; mais on ne peut s'empêcher de confesser qu'il a fait preuve de talent et d'étude consciencieuse. Madame Thierret et mademoiselle Périga méritent aussi une mention.

Au Vaudeville, le *Panier de pêches*, spirituelle comédie de MM. Henry de Kock et Philibert Audebrand, a été fort applaudi par le public du dimanche et promet de tenir une place honorable au répertoire, à côté de *Clairette et Clairon*, comédie en deux actes de MM. Gabriel et Didier, qui a servi de pièce de début à mademoiselle Pauline Granger et obtenu un succès complet.

Aux Variétés, le *Gardien des scellés*, de MM. Pol Mercier et de Jallais a fourni un bon rôle comique à Colbrun et est vu tous les soirs avec plaisir, en compagnie des *Chants de Béranger*, dont le succès a pris des proportions magnifiques.

Enfin, le Palais-Royal escorte les deux joyeuses pièces du répertoire d'Arnal, le *Supplice de Tantale* et *l'Affaire de la rue de l'Oursine*, avec une nouveauté très bouffonne, la *Vente d'un riche mobilier*, dans laquelle Grassot remplit le principal rôle. C'est tout dire! Julien LEMER.

CENDRILLON.

Trésor des Familles.

Nous recommandons vivement à nos abonnées la propagation de notre petit journal « CENDRILLON, Trésor des Familles. » Ce petit recueil inaugure la huitième année de son existence par une série d'améliorations qui en font un véritable bijou sous le point de vue de la belle composition de son texte, de l'exécution soignée de ses petites gravures de modes, de tapisseries, de crochet, tricot, etc.

CENDRILLON ne donne, il est vrai, aucun roman, mais son texte est complet en modes, en travaux et en recettes de tous genres. C'est un joli cadeau à offrir à une dame ou à une demoiselle. L'abonnement d'un an, pour Paris, ne coûte que 4 fr. 50 c., et pour la France que 6 fr. Envoyer un bon de poste ou un mandat à l'ordre de M. GOUBAUD, directeur, rue Richelieu, 92.

AVIS.

Nos abonnés du département de la Seine-Inférieure, sont prévenus que M. Coty, père, est notre correspondant pour tout le département, et qu'il a nos pouvoirs pour nous représenter auprès des abonnés. Encaisser le montant des abonnements, donner quittance, recevoir les observations, nous les transmettre; en un mot, faire tout ce que comporte la qualité d'agent général.

Les abonnés sont donc priés de s'adresser directement à lui, au Havre (M. Coty père, pensionnat Coty aîné), s'ils ne peuvent attendre l'époque de son passage dans les villes du département.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.